

du St-Pierre, nouvelle cathédrale catholique, et vous laissera monter par une voie de traverse bien civilisée au Séminaire de la Montagne où vous pourrez prendre un légitime repos.

En attendant que vous arriviez, moi je quitte Montréal par une splendide matinée de mars et je vogue sur une mer de neige, sans roulis ni tangage, mais avec un cliquetis plus que suffisant de roues et de chars. La parole est virtuellement interdite, vu que le parleur n'est pas entendu. Ce n'est qu'aux stations que les impressions peuvent se faire jour. Je n'ai demandé à personne ce qu'on ressent dans les champs de St-Vincent de Paul. Pour moi je me suis trouvé sur le point de croire que le convoi était traîné par des esprits. Imaginez une plaine de neige qui concède au convoi juste la place de passer. Le voyageur ne voit point à côté de lui ces clôtures gigantesques qui lui garantissent qu'il n'est pas dans un endroit ordinaire. Je me voyais entraîné, fugitif sur un imperturbable banc de neige et je me trouvais presque effrayé.

De St-Vincent de Paul que son Eglise et le Pénitencier rendent digne d'attention, on se dirige vers Terrebonne. On y arrive par un beau pont. L'Eglise toute neuve encore est imposante. De Terrebonne à Trois-Rivières on suit une plaine généralement cultivée. On traverse moins de forêts et de savanes que par la voie du Grand Tronc. Cependant le chemin du nord manifeste une certaine peur des endroits où la population se montre un peu dense. L'Assomption, Lavaltrie, Lanoraie, sont laissés dans l'oubli. En revanche Yamachiche se montre dans sa splendeur. A l'aspect du dôme qui couronne l'Eglise et des petits clochers qui annoncent des maisons d'éducation, on se demande le nom de l'endroit. Lorsque l'agent nous crie : Yamachiche, si l'écho qui résonne a des allures un peu chiches, au moins la conscience proteste contre les caprices de l'acoustique.

Bientôt Trois-Rivières nous montre sa cathédrale, son vaste collège, ses édifices élégants et nous donne l'hospitalité. Vingt minutes sont accordées au voyageur pour apprécier la cuisine Trifluvienne, qui vu l'appétit des voyageurs, ne court pas le risque de voir ses mérites méconnus.

Les amateurs de rivières ont d'ici à quelques lieues l'occasion d'exercer leur talent d'appréciation. Le St-Maurice, la rivière Batiscan, la rivière Ste-Anne présentent des ouvrages considérables. Bien-tôt on pénétre dans le diocèse de Québec. Les Laurentides auxquelles on ne pensait guère auparavant, s'imposent à l'attention. Elles arrivent on dirait pour barrer le passage à l'engin profane. Mais l'engin file toujours. A

la station de Deschambault, des blocs de pierre considérables sont prêts à partir peut-être pour le Parlement de Québec, et qui sait peut-être pour le Séminaire de la vieille capitale.

La station suivante est celle de Portneuf. C'est là que je m'arrête pour aujourd'hui, réservant pour plus tard les jouissances que doivent procurer St-Basile, Ste-Jeanne de Neuville et ce qui précède Québec et Québec lui-même. Le convoi continue, mais disparaît au bout de quelques instants. On l'entend piétiner puis gémir au loin dans la montagne; puis tout rentre dans le calme. Le paysage à Portneuf est quelque chose de tyrolien, d'helvétique, si vous voulez. La descente au village est fort pittoresque; l'Eglise est bien finie et d'une propreté charmante; l'hospitalité du curé est exquise, le Platon qui est vis-à-vis donne au St-Laurent un coup de coudé admirable et ceux qui ont tressailli en passant dans le Richelieu en bateau à vapeur pourraient tressaillir davantage en passant aujourd'hui sur son dos en voiture. En effet, je ne sais si des géologues y ont mis la main, mais c'est un curieux spectacle que ces petites chaînes de montagnes de glaces, et ces glaces brisées, pressées les unes contre les autres, plus ou moins inclinées et souvent presque verticales. Vraiment ceux qui ont tracé aux voitures un passage pour quelques mois dans ce bizarre terrain ont bien mérité du voyageur qui va étudier les plaines de Lotbinière.

Ce voyage a été sur le point de me laisser un remords. Voici comment. Depuis longtemps je remarquais non loin de moi un jeune homme bien réservé, bien vêtu, portant chapeau printanier. Lorsqu'il descendit de char, je ne pus m'empêcher de lui demander un petit renseignement. "Je pourrais pas vous dire, me dit-il, y a une escouasse que je suis venu icit." Ma conscience était tranquillisée et je repris ma place sans regret.

L'Abaille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 10 AVRIL 1870.

Le dualisme en Autriche.

Certes, ce n'est pas tous les jours qu'il nous est donné d'assister à des conférences aussi instructives et aussi intéressantes que celle de jeudi dernier. M. A. Lefavre, Consul de France, avait bien voulu consentir à répéter en faveur de la Société Casault, la lecture qu'il avait faite avec tant d'éclat à l'Institut Canadien, quelques semaines auparavant. Les membres de la Société Casault n'ont pas

été les seuls à entendre M. le Consul, Mgr l'Archevêque, M. le Supérieur, bon nombre de membres du clergé, les élèves du Grand Séminaire, ceux de l'Ecole-Normale ainsi que la plupart des élèves des classes supérieures remplissaient presque complètement la salle des cours littéraires où se donnait la conférence.

Pendant plus d'une heure et demie M. A. Lefavre nous tint sous le charme de sa parole. Expliquer les rouages si nombreux et si embrouillés du gouvernement autrichien, à un auditoire en grande majorité étranger aux combinaisons diplomatiques, n'était pas chose facile. Combien d'entre nous, en effet, ignoraient même l'existence de ce dualisme autrichien? Nous connaissons maintenant son origine, son auteur, nous avons pu entrevoir ses avantages, ses défauts et sa fin sans doute prochaine, grâce surtout à l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, opérée depuis la guerre d'Orient. Suivant M. Lefavre il n'y a pas de doute que le dualisme ne cède bientôt la place à une monarchie fédérative, qui ressemblerait passablement à la constitution de notre Dominion, en supposant qu'au lieu d'un Gouverneur Général nous eussions un Roi à la tête du pouvoir. L'Autriche se compose d'une foule de petites provinces, ayant leurs intérêts et leurs tendances distinctes. Comment alors concevoir que la prépondérance accordée à deux nationalités privilégiées, les Autrichiens et les Hongrois, n'excitât pas une foule de susceptibilités nationales et ne fit pas naître des éléments de discord, destinés à amener tôt ou tard la destruction du dualisme de M. de Beust?

Les portraits de M. de Beust, de M. le comte Andrassy ont été crayonnés de main de maître par M. le Consul de France. Radovar, puissant madgyar du royaume hongrois, Stratovitz, général distingué de l'armée autrichienne formaient un riche contraste de vaine suffisance et de scepticisme politique. M. Bismark lui-même, bien qu'occupant l'arrière-plan, n'a pas été oublié, et quelques coups de pinceau donnés à propos, nous ont fait comprendre le rôle immense joué par le Chancelier de Berlin dans le monde politique moderne.

Nous ne saurions terminer sans noter les bonnes paroles par lesquelles M. Lefavre commençait sa lecture. Les éloges, qu'au nom de la France il a bien voulu décerner à l'Université Laval et à tout le Canada, étaient un compliment des plus flatteurs dans une bouche aussi autorisée que celle du représentant de notre ancienne mère-patrie.

Exercice militaire en patins.—Le 30 janvier, on pouvait voir on Hollande des bataillons entiers faisant l'exercice en patins avec un ensemble admirable.